

Supplément au SOP n° 220, juillet-août 1997

FACE A NOUS-MEMES

Allocution d'ouverture du
2ème Rassemblement œcuménique européen,
prononcée par le patriarche KAREKIN Ier,
catholicos de tous les Arméniens

(Graz, Autriche, 24 juin 1997)

(Traduction provisoire du russe)

Service orthodoxe
de presse et d'information
14, rue Victor-Hugo
92400 COURBEVOIE
Tél. (1) 43 33 52 48
Fax (1) 43 33 86 72

Abonnements :
voir en dernière page

Le SOP informe ses lecteurs sur la vie de l'Église orthodoxe en France et dans le monde, et fournit une réflexion sur l'actualité. Il n'est pas responsable des opinions exprimées dans son bulletin. L'ensemble des textes qu'il publie peuvent être librement reproduits avec l'indication de la source : SOP. Placé sous les auspices du Comité inter-épiscopal orthodoxe en France, ce service est assuré par la Fraternité orthodoxe en Europe occidentale.

Document 220.B

Neuf années viennent de s'écouler depuis l'Assemblée Oecuménique qui fut le prototype de la notre. Aujourd'hui nous en sommes à la seconde étape. Personnellement, c'est la première fois qu'il m'est donné de participer à une telle expérience. Elle doit son originalité à l'immense diversité de nos préoccupations. Par notre prière, notre réflexion et nos délibérations nous voulons exprimer à la fois nos soucis, nos appréhensions, nos angoisses et proclamer nos espoirs, nos intuitions, notre vision de l'avenir de l'Europe, l'Europe toute entière. Nous voulons expliciter notre place, notre rôle dans ce continent, sans pour autant nous montrer insensibles ou indifférents vis-à-vis du reste du monde : nous faisons partie d'une même famille humaine, sous le regard du même Dieu, notre Père Céleste.

Je viens de l'Arménie, là où se trouve le Mont Ararat, dont parle la Bible. Le témoignage au Christ a été fidèlement transmis, au fil des siècles, depuis plus de 1700 ans. Notre Histoire s'est trop souvent muée en Histoire des Martyrs. Imprégné de cette mémoire, à la fois vivante et vivifiante, tissée au fil de dix sept siècles du témoignage chrétien continu et ininterrompu de mon peuple, je me sens spirituellement contraint à m'agenouiller, en mon âme, devant Dieu et en votre présence pour élever ma voix vers les cieux en une doxologie de reconnaissance :

« Gloire à Toi, O Seigneur Jésus, Tu m'accordes ce temps si fort de communion fraternelle avec mes frères et mes soeurs venus de toute l'Europe, de l'Est et de l'Ouest, du Centre, du Nord, du Sud et de la Méditerranée. Ensemble, nous cherchons sans cesse à entrer en communion avec Toi et à obéir à Ta volonté.

Rends-nous dignes de Ta grâce. Fais que nous devenions ce que tu veux que nous soyons, « des vases destinés à un usage noble, consacrés et utiles au Maître de la Maison, aptes à toute bonne oeuvre » dans notre humble service de ton peuple en Europe et dans le monde tout entier, ouvrage de ton amour.

Donne-nous de nous ouvrir les uns aux autres, pour discerner, en toute clarté, ta présence vivante et aimante en nous et pour trouver et renouveler ainsi notre véritable identité chrétienne en Toi, Réconciliateur céleste et « Source de vie nouvelle ».

Je vous invite à regarder, avec moi, le monde dans lequel nous vivons. Voyons dans quelle situation se trouve aujourd'hui notre Europe, dix années après l'Assemblée Oecuménique de Bâle. Notre continent a connu des changements innombrables, multiples et profonds. Je crois que nous sommes en droit de dire, pour utiliser une métaphore, que l'Europe s'est trouvée à l'épicentre d'un « tremblement de Terre », d'une secousse fantastique qui a ébranlé, et qui ébranle encore, notre vie humaine sur ce Continent si vaste et si peuplé.

De tels changements, si rapides, si impressionnants, doivent encore être pleinement évalués pour que les réponses qui s'imposent puissent être imaginées. Ces événements, ces évolutions, ces changements, qui ont souvent atteint une dimension et une nature proprement révolutionnaire (heureusement avec peu d'effusion de sang) se sont enchaînés à un tel rythme dans les domaines politiques, culturels, idéologiques, économiques, éthiques, moraux que les êtres humains qui veulent toujours penser à la fois logiquement et empiriquement, n'ont pas eu le temps de les assimiler.

Or, quelque soit la nature et l'étendue de ce changement, en tant qu'Eglises d'Europe, nous avons, ensemble, l'obligation contraignante de répondre à la question : « Comment pouvons nous contribuer à un processus d'harmonisation, de concertation, visant l'intégrité, l'unité, l'égalité et l'amélioration de la vie humaine? »

Chrétiens Catholiques, Orthodoxes, Anglicans ou Protestants, notre raison d'être est de nous assurer que ces changements deviendront facteurs de progrès et d'une purification constante de la qualité de vie, pour concevoir, coordonner et inspirer nos efforts pour le maintien d'une vie humaine qui soit fidèle à Celui qui crée et qui maintient toutes choses.

Réconciliation!

C'est le maître mot de notre Assemblée. Il nous appartiendra d'analyser son contenu théologique, sa signification biblique et son appel à un engagement actualisé. Pour cela, nous nous souviendrons qu'il s'agit du « don de Dieu et de la source de vie nouvelle ».

Ce sont ces deux mots-là, « vie nouvelle » qui sont la clé, l'indice de notre apport spécifique au processus de réconciliation. Dieu, Celui qui nous donne la vie dans la personne du Christ, est devenu vie sur terre, en assumant notre vie dans sa pleine humanité. C'est lui, notre Seigneur Jésus, qui a dit : « Je suis le Chemin, la Vérité et la Vie » (Jean 14:16). De même, il a insisté : « Je suis venu afin que vous ayez la vie » en ajoutant « la vie en abondance » (Jean 10:10).

De quelle abondance s'agit-il ici? D'une abondance dans la durée, d'une longévité? Une amélioration des conditions physiques de la vie? Certes pas. Les humains avaient vécu avant l'incarnation du Christ: ils étaient vivants lorsque Jésus vint sur terre. Ils ont vécu depuis sa Résurrection et son Ascension. Ils continueront à vivre de génération en génération.

Quelle est cette « vie » qui nous a été donnée « en abondance »? Lorsque le Christ nous a dit « Je suis la Vie » qu'y avait-il là de « neuf »?

-*Lui-même*. Sa personne-même, sa propre vie. La vérité qu'il enseignait, il l'incarnait Lui-même, dans l'essence même de Sa vie sur la terre qu'il présentait comme étant « le Chemin » que nous avons nous-mêmes à suivre en tout temps et en tout lieu. Sa vie, au coeur même de la vie humaine, est comme la lumière qui pénètre la création humaine et révèle son être, sa nature, son contenu et sa finalité aux êtres humains. Le Christ n'a jamais parlé comme un philosophe, un chef d'état, un scientifique, ni même comme un prophète. La Parole, c'était Lui, l'auto-révélation du Dieu trinitaire. Les paroles qu'il a *prononcées*, rapportées dans l'Évangile, prennent tout leur sens à partir du fait qu'il était Lui-même la Vérité. Elles n'étaient que des projections de son être même de Parole.

En Lui, la Vie et la Parole étaient une, inséparables. Les Pères de l'Église, dès les premiers siècles du Christianisme, n'ont cessé de rappeler à l'Église que nous sommes appelés, en tant que Chrétiens, à vivre notre foi comme une foi *incarnée*. Il ne s'agit pas d'une foi qui s'exprimerait au niveau de la pensée, des idées, des constructions de l'esprit, des élaborations conceptuelles, mais *une foi engagée*, qui entraîne toute notre existence « jusqu'à la mort ».

Ce qui pour nous, Chrétiens, constitue l'originalité de la vie humaine, c'est notre certitude qu'elle est marquée par son origine divine. Pour nous, Chrétiens, il y a une *différence* par rapport à ce qui constitue le processus ordinaire de vie physiologique ou biologique que connaissent les autres créatures de Dieu. Cette *différence*, cependant, n'est pas quelque chose de vague, d'incertain, de nébuleux, de distant. Cette dimension marque notre existence de manière indélébile. Cette *différence* porte un nom : *Jésus Christ*. Elle a un modèle : *l'Évangile*. Elle a une dimension historique existentielle : *l'Église*, la mémoire vivante et vivifiante de notre foi chrétienne, partagée par « la grande nuée des témoins » (Hébreux 12:1) au fil des siècles en obéissance fidèle à leur Maître Jésus Christ.

Notre Seigneur ne s'est pas contenté de nous conférer cette différence; Lui-même l'a vécue avec nous en la restaurant à son état originel de souffle de Dieu sur nous, *l'Imago Dei*, scellée dans la foi et la vie, fait partie intégrante de notre vie chrétienne aujourd'hui comme hier et demain.

*
* *

Rappelons-nous ces premières générations chrétiennes qui étaient soit des « *témoins visuels* » de la personne de Jésus, de sa vie et de son ministère (I Jean 1:1, II Pierre 1:16), soit ceux qui vivaient dans le souvenir très précis de sa vie tel qu'il leur avait été transmis par les disciples et les autres « *témoins visuels* » qui avaient goûté les fruits de sa Résurrection. On les qualifie souvent (Actes 9:13,32,41. Romains 1:1. I Corinthiens 1:1. Ephésiens 1:1, etc.) de « saints » (avec un « s » minuscule).

On les considère comme des gens différents des autres, des gens porteurs, en eux-mêmes, de quelque chose de pur et de précieux. Ils vivaient de telle manière que sans titre particulier ni signe visible d'identité on les qualifiait de « *Chrétiens* ». Ce qui constituait le signe le plus tangible, le plus éloquent de leur identité chrétienne c'était tout simplement leur manière de vivre leur vie de tous les jours, la qualité même de leurs relations humaines entre eux et avec tous les être humains. Il n'y avait point pour eux de fossé entre foi et vie.

Leur prédication était vécue, dans l'esprit, dans le style même de leur Maître : par leur martyre, « jusqu'à la mort ». Le long des rues, des places publiques, dans leur vie de tous les jours, on les reconnaissait au miroir de leur comportement. Leur foi se traduisait plus en actions qu'en mots ou en écrits. Les martyrs des arènes de Rome étaient des « missionnaires » sans Bibles en mains. Leur fidélité inébranlable à l'égard du Seigneur et de leur propre identité chrétienne était leur seule parole, la source irrésistible de leur crédibilité. Ils ne péroraient point; leur sang, signe d'un courage indomptable, d'une foi inébranlable, était le plus éloquent de tous les discours.

La validité de leur foi ne pouvait être brisée ni par épée ni par lance. Pour reprendre les célèbres paroles de Tertullien : « Le sang des martyrs est la semence de l'Eglise ». Il ne s'agissait pas en fait que de sang. Leur éthique, leur vécu spirituel et moral authentifiaient la vérité qui était leur.

Nous trouvons un témoignage impressionnant dans l'un des tous premiers écrits chrétiens que l'on a l'habitude de rattacher à la littérature des Pères Apostoliques, « la Lettre à Diognète », qui donne une description fort vivante de la vie des premiers Chrétiens. Voici quelques extraits :

« Les chrétiens ne se distinguent des autres hommes ni par le pays ni par le langage ni par le vêtement. Il n'habitent pas de villes qui leur soient propres; ils ne se servent pas de quelque dialecte extraordinaire; leur genre de vie n'a rien de singulier. Ce n'est pas à l'imagination ou aux rêveries d'esprits agités que leur doctrine doit sa découverte; ils ne se font pas comme tant d'autres les champions d'une doctrine humaine. Ils se répartissent dans les cités grecques et barbares suivant le lot échu à chacun; ils se conforment aux usages locaux pour les vêtements, la nourriture, et la manière de vivre, tout en manifestant les lois extraordinaires et vraiment paradoxales de leur république spirituelle.

Ils résident chacun dans sa propre patrie, mais comme citoyens étrangers. Ils s'acquittent de tous leurs devoirs de citoyen et supportent toutes les charges comme des étrangers. Toute terre étrangère leur est une patrie et toute patrie une terre étrangère. Ils se marient comme tout le monde, ils ont des enfants, mais n'abandonnent pas leurs nouveau-nés. Ils partagent tous la même table, non la même couche. Ils sont dans la chair, mais ne vivent pas selon la chair. Ils passent leur vie sur terre, mais sont citoyens du ciel... Les Juifs leur font la guerre comme à des étrangers; ils sont persécutés par les Grecs, et ceux qui les détestent ne sauraient dire la cause de leur haine.

En un mot, ce que l'âme est au corps (dans le corps), les chrétiens le sont dans le monde. L'âme est répandue dans tous les membres du corps comme les chrétiens dans les cités du monde. L'âme habite dans le corps et pourtant elle n'est pas du corps, comme les chrétiens habitent dans le monde et ne sont pas du monde. Invisible, l'âme est retenue prisonnière dans le corps visible; ainsi les chrétiens, on voit bien qu'ils sont retenus dans le monde, mais le culte qu'ils rendent à Dieu demeure invisible. La chair déteste l'âme et lui fait la guerre sans en avoir reçu de tort, parce qu'ils s'opposent à ses plaisirs. L'âme aime cette chair qui la déteste et ses membres, comme les chrétiens aiment ceux qui les détestent. L'âme est enfermée dans les corps; c'est elle qui pourtant maintient le corps; les chrétiens sont comme détenus dans la prison du monde; ce sont eux qui pourtant maintiennent le monde. Immortelle, l'âme habite une tente mortelle; ainsi les chrétiens campent dans le corruptible en attendant l'incorruptibilité céleste. L'âme devient meilleure en se mortifiant par la faim et par la soif : persécutés, les chrétiens de

jour en jour se multiplient toujours plus. Si noble est le poste que Dieu leur a assigné qu'il ne leur est pas permis de le désertier »¹

C'est une banalité de dire, aujourd'hui, dix-neuf siècles plus tard, que le monde n'est plus ce qu'il était au temps des premiers Chrétiens. Ils n'étaient alors qu'en minorité insignifiante, honnie, persécutée, méprisée comme gens du petit peuple, minorité parfois décriée comme une bande de malfaiteurs par les Autorités légales romaines, comme des traîtres par les autorités juives, comme des naïfs, des crédules par les leaders religieux païens ou les milieux intellectuels, les philosophes, les milieux favorisés.

Depuis l'ère Constantinienne, le Christianisme s'est progressivement imposé comme la religion de l'Europe. Le Moyen Age fut marqué par la prééminence de la théologie scolastique, par l'autorité croissante de l'Eglise Catholique romaine et son influence grandissante dans les domaines temporel, laïc, politique et social. Ainsi, tout convergeait à placer le monde de l'Europe sous le pouvoir quasiment incontesté de l'Eglise. Nous savons comment plus tard, au temps de la Réforme, de la montée des sciences et de l'émergence de la souveraineté nationale, de l'indépendance politique, notamment avec les Siècle des Lumières et la montée de la sécularisation, l'Europe a connu de profonds bouleversements. On pensait encore et on parlait encore d'une « Europe Chrétienne ». C'est vrai, en termes d'histoire, de cultures, de conceptions sociales.

Mais qu'en est-il quand on réfléchit au coeur même de ce qui constitue la vie humaine de l'Europe d'aujourd'hui? On a beaucoup dit que les succès scientifiques, industriels et technologiques, la sécularisation massive de la vie sociale ont créé un fossé entre une appartenance purement formelle à une tradition chrétienne et un engagement chrétien personnel qui implique la participation à la vie communautaire et au témoignage ecclésial. Nombreux sont les penseurs, les théologiens, les intellectuels, les écrivains, les philosophes, les savants, les sociologues, les historiens qui ont disserté et analysé la désacralisation des valeurs humaines, la disparition progressive de la notion de vérité absolue, la conception relativiste de l'éthique qui s'impose partout rapidement. Il s'agit de questions vitales comme cette tendance qui se généralise dans le domaine politique au renforcement des souverainetés nationales. Cette liste n'épuise pas la diversité des questions qui assaillent l'Europe d'aujourd'hui et des mouvements qui l'agitent.

Nos Eglises, nos Nations, nos Conférences, consultations, symposiums Oecuméniques et internationaux ont vu s'inscrire à leur Ordre du jour toutes ces problématiques posées par nos cultures modernes et mêmes post-modernes. Le mouvement vers la création de l'Union Européenne a, certes, marqué un progrès certain dans le domaine économique. Il reste beaucoup à faire dans les autres sphères de la vie.

Il y a neuf ans, quand on a réuni l'Assemblée à Bâle, l'Europe n'était pas celle que nous connaissons aujourd'hui. La chute du Mur de Berlin, l'effondrement de l'Union Soviétique, l'émancipation de tant de nouveaux pays indépendants, la fin de l'apartheid en Afrique du Sud, la renaissance de la conscience d'une identité, d'une dignité ethnique au prix de nouvelles tensions, ici et là en Europe et dans le monde, le retour de la liberté religieuse dans maints pays de l'Europe orientale, les mouvements de renouveau dans les Eglises qui furent réduites à une

¹ L'auteur de cette lettre est anonyme ; peut-être est-ce Aristide? Elle date de la fin du II^e siècle ou du tout début du III^e (tra. Marrou dans « Sources chrétiennes »).

situation de stagnation pendant les décennies d'oppression et d'exploitation soviétiques, la poussée des mouvements charismatiques, la force de séduction qu'exerce sur la société occidentale certaines religions non-chrétiennes, la multiplication des groupes sectaires à connotation fondamentaliste, et maints autres aspects de la vie en Europe, nous lancent des défis nouveaux et d'une incroyable difficulté. Nous sommes confrontés dans l'urgence. La nouvelle carte de l'Europe humaine et géographique demande un nouveau style, un nouvel art de la navigation dans un monde en ébullition permanente et dans un désarroi croissant.

*
* *

Dans le cadre de cette allocution d'introduction, il ne m'appartient pas d'entreprendre une analyse détaillée des enjeux et des nouvelles situations qui ont surgi depuis notre dernière Assemblée, en 1988. Je voudrais seulement, en toute modestie, m'efforcer d'imaginer comment nous pourrions, ensemble, faire face à ces défis avec discernement et efficacité. Nous avons décidé, en tant qu'Eglises, de nous atteler, dans notre attachement commun à l'oecuménisme, à la recherche de nouvelles voies qui s'accordent à nos principes chrétiens et à la vocation que le Christ nous adresse.

Au moment où, dans cette Assemblée, nous allons réfléchir sur la « *réconciliation* » je souhaite vous soumettre des remarques qui me viennent au terme de 45 années de ministère au service de l'Eglise dans différentes régions du monde et de 40 années d'engagement oecuménique sur le plan local, régional et mondial.

1. La première des questions est la suivante : « Comment allons-nous, Eglises chrétiennes en Europe, affronter le monde d'aujourd'hui? Comment concevons-nous ce monde d'aujourd'hui? Avons-nous la *même* conception des choses? »

Nous sommes dans ce monde qui est le monde de Dieu et qui demeure sien avec tous ses aspects positifs et négatifs. Ce monde est le champ où « bon grain » et « ivraie » poussent de concert (Matthieu 13:25-30). Chaque être humain qui vit sur cette terre, homme ou femme, Chrétien ou non-Chrétien, riche ou pauvre, fort ou faible, en bonne santé ou malade, citoyen de pays développés ou non, nous appartenons tous à ce monde.

Le monde change. Le changement n'est pas nouveau. Le monde a toujours connu le changement et il continuera à changer. Nous sommes nous-mêmes impliqués dans le changement. Nous ne sommes pas des *objets* mais des *sujets*, non des *victimes*, mais des *acteurs*.

Si notre monde est celui des fortes avancées scientifiques et technologiques, il est également celui des conflits, des guerres, des malentendus, des injustices de toutes sortes et même de la « pauvreté spirituelle » comme l'affirmait Alexandre Soljenitsyne, en désignant ainsi la nouvelle culture occidentale qui, il faut bien le reconnaître, du fait des médias mondiaux extrêmement efficaces, se répand rapidement et affecte profondément la vie humaine hors de ce qui fut jadis « l'Occident ».

Nous savons que notre monde évolue à pas de géants dans le domaine de la recherche scientifique, des inventions technologiques, des réussites industrielles et qu'ainsi l'homme devient plus dominateur que gérant. Or c'est cette « gérance » que notre foi biblique et notre

tradition théologique patristique décrivent comme étant le rôle de l'humanité vis-à-vis de la création de Dieu. La notion de *sacré* est évacuée de notre monde et le *profane* se voit attribuer une position de primauté qui devient trop souvent synonyme de manipulation et d'exploitation. Plus la puissance des forts s'accroît, plus augmente la faiblesse des dépossédés, des opprimés.

Il y a quelques années, j'ai lu un livre au titre mystérieux : « Le Septième Ennemi » de Ronald Higgins², membre du Corps diplomatique du Royaume Uni et professeur d'Université. Avec autorité, il analyse « Le facteur Humain dans la Crise Mondiale » (sous-titre de l'ouvrage). L'auteur discerne six « ennemis » ou « menaces » pour l'existence humaine dans le monde d'aujourd'hui :

- ◆ L'explosion démographique
- ◆ La crise alimentaire
- ◆ L'amenuisement des ressources
- ◆ La dégradation de l'environnement
- ◆ Le recours abusif au nucléaire
- ◆ Les sciences et technologies débridées ou qui échappent à tout contrôle.

Qu'en est-il alors du « septième ennemi » ?

L'auteur s'attache à décrire et à analyser les structures politiques actuelles et les modes d'action à la fois sur le plan national et international. Il souligne la tendance à l'absolutisation du système de souveraineté nationale et la course à la suprématie. Le « septième ennemi » est pour lui à la fois « l'inertie politique » et notre « aveuglement » devant les enjeux moraux, les questions éthiques essentielles. Voici ce qu'il écrit en substance :

« Les six menaces étant des menaces à l'échelle du monde requièrent une réponse mondiale. L'espoir d'une action concertée à long-terme ne peut s'envisager sérieusement qu'à l'échelle du seul forum universel ou de quelque chose l'approchant. Et cependant l'ONU ne se contente pas de refléter les divisions et les désordres du monde mais les élève à un niveau jusqu'alors inconnu de capacité destructrice. L'ambiance qui prévaut est à la discorde amère, à la désillusion.

Depuis sa création, le nombre de ses adhérents a triplé et son budget décuplé. Néanmoins les avantages procurés ont été tellement rares et les débats si acrimonieux que la seule consolation c'est que l'organisation a réussi à survivre. Au lieu d'accroître son autorité au fur et à mesure que s'approfondissait la crise mondiale, l'ONU s'est enfoncée dans un désordre de plus en plus frénétique et une impotence quasi totale ». (p.175)

Et qu'en est-il de « l'aveuglement moral » ? Qu'en est-il de ce qui devrait être cette authentique passion pour la vie humaine, prioritaire par rapport à toute volonté de puissance politique, à toute quête de domination économique ? Pour répondre à la question il commença par citer l'économiste mondialement connue, Barbara Ward qui, au cours de la Conférence Mondiale sur « l'Habitat », il y a une vingtaine d'années, affirmait :

² Hodder et Stoughton, London, édition 1982.

« On ne soulignera jamais assez l'état consternant de notre imagination collective quand on en arrive à considérer qu'il est normal de prévoir pour l'armement 300 Milliards de Dollars mais exceptionnel d'affecter 3 Milliards à l'eau ».

Voici ce que notre auteur qualifie « d'aveuglement collectif » :

« Le fait d'affirmer que l'éthique ne doit jouer aucun rôle dans les affaires étrangères nous livre au pouvoir sans contrôle de l'égoïsme et de la force. C'est alors la puissance qui fait le droit » (p.181.186).

En conclusion, notre auteur se pose la question des réponses possibles aux défis vitaux, mondiaux, qui prennent de telles proportions inquiétantes et menaçantes. Il propose les « sept lampes » dont la septième est « Un retour au Religieux ». L'humanité redécouvrirait ainsi les valeurs spirituelles et morales et leur valeur permanente. Quant au rôle des Eglises, l'auteur écrit :

« Parmi ceux qui n'apprécient guère le vocabulaire des Eglises, nombreux sont ceux qui se persuadent que nos inquiétudes les plus récurrentes sont de nature essentiellement religieuse. En commençant par nous poser avec anxiété la question de savoir comment l'enveloppe de vie si fragile de notre Planète Terre pourra être préservée, nous parviendrons à la conclusion que tout dépendra, en dernier ressort, non de la technologie, ni de l'économie, mais de la manière dont nous serons capables de restaurer notre respect pour la vie et notre joie de voir la création exister pour elle-même ». (p.270)

Nous sommes astreints à l'obligation morale de dépasser les attitudes contemporaines stéréotypées. Nous avons à devenir plus sensibles à ce qu'il appelle « *Le Transcendant* », qui, dans mon vocabulaire est lié à l'idée de sacré, la dimension de « *différence* » de notre condition humaine. Définissant ainsi l'urgence à « *la redécouverte du Transcendant* » l'auteur écrit :

« Par Transcendant, j'entends la réalité spirituelle ultime, la source de notre être et de tout amour, de toute beauté, de tout bien (et, dans une certaine mesure sans doute, de tout mal également). Le Transcendant, donc, c'est la vérité ultime, au delà de toutes les religions qu'aucune ne peut emprisonner ». (p.271)

L'auteur, dans cette redécouverte du Transcendant, situe ainsi le rôle du nouvel oecuménisme :

« Le respect, le sentiment d'un témoignage commun rendu au transcendant pourrait sans doute devenir le fondement de ce que l'on pourrait imaginer comme étant un nouvel oecuménisme, un oecuménisme radical.

En Grec, oekoumène désignait « l'ensemble de la terre habitée », « l'humanité ». Ainsi, au sens originel du terme, l'oecuménisme est la première des priorités de l'humanité - la réconciliation des divisions non seulement de credo et d'idéologie mais également de race, de sexe, de caste, de classe et de culture; surmonter, dans l'amour, les murs de séparation et d'oppression mutuelle ». (p.271)

Je voudrais conclure ces remarques qui interpellent les Eglises chrétiennes en Europe par les paroles concises et des plus éloquentes d'un graffiti sur les murs de la station Camden Town du Métro de Londres :

« *Le monde est fragile.
A manier avec prière* »

*
**

2. Quelle est la *spécificité de notre* rôle d'Eglises européennes dans notre monde?

Je crois que notre rôle chrétien ne peut en rien différer de ce que le Christ nous a manifesté par sa propre vie. Il était la Parole incarnée de Dieu. Il attend de nous que nous prolongions, que nous actualisions ce qu'il a enseigné, ce qu'il a accompli une fois pour toutes : *Un rôle de réconciliation* : rétablir la vie humaine à sa véritable nature, sa raison d'être, à l'image de Dieu. Écoutons ensemble à nouveau le célèbre passage de la Seconde Épître aux Corinthiens, que nous avons choisi pour le être le verset biblique mot d'ordre de cette seconde Assemblée :

« *Si quelqu'un est en Christ, il est une nouvelle créature. Le monde ancien est passé, voici qu'une réalité nouvelle est là* ». L'Apôtre ne laisse subsister aucun doute sur le sens théologique de cette affirmation : « *Tout vient de Dieu, qui nous a réconciliés avec lui* ». L'Apôtre nous désigne par ces mots de conclusion, la tâche que Dieu réserve à notre existence humaine : « *et nous a confié le ministère de la réconciliation* » (5:17-19).

Eglises d'Europe, comment concevons nous notre tâche de réconciliation dans un monde marqué par les conflits, les nouvelles polarisations, par une conception de la vie humaine profondément marquée par la sécularisation, qui a refoulé la présence de Dieu, ou, pour le moins, réduit cette présence à un minimum. Nous sommes, certes, tous d'accord pour reconnaître que c'est Dieu qui est l'initiateur de toute véritable réconciliation. Quelle part avons-nous à prendre? Sommes-nous prêts à répondre à son immense et unique acte de condescendance, manifesté dans l'envoi de son fils unique pour notre salut?

« Dieu en effet a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils, son unique, pour que tout homme qui croit en Lui ne périsse pas, mais ait la vie éternelle. Car Dieu n'a pas envoyé son Fils dans le monde pour juger le monde, mais pour que le monde soit sauvé par Lui. » (3:16 et 17)

Sommes nous prêts à collaborer avec son amour par notre amour pour Lui: amour qui ne se vérifie que dans l'amour que nous portons aux autres. Le même Évangéliste Jean, dans sa Première Épître a des paroles qui portent directement sur notre compréhension de la réconciliation et nous invitent à l'engagement : « *Si quelqu'un dit : « J'aime Dieu », et qu'il haisse son frère, c'est un menteur. En effet, celui qui n'aime pas son frère, qu'il voit, ne peut pas aimer Dieu qu'il ne voit point* ». (I Jean 4:20)³

Certes! La réconciliation c'est répondre par amour au Dieu d'Amour, c'est répondre par l'amour que nous manifestons les uns aux autres. Ce fut cela la puissance réelle, la puissance inébranlable des premiers Chrétiens que j'évoquais tout à l'heure.

³ Le chapitre 4:7-21 est un texte tellement riche et beau qu'il faudrait lui donner une grande place dans notre réflexion sur le thème de la réconciliation. Il s'agit d'un poème splendide, un panégyrique d'amour qu'il faut apprendre par coeur.

Comment allons nous aujourd'hui, dans notre monde, manifester cette dimension normative de notre existence chrétienne. Dieu nous a réconciliés à Lui en Jésus Christ. Si nous sommes nous-mêmes réconciliés à Lui comment pourrions-nous ne pas être réconciliés les uns avec les autres? Notre Maître, dans le Sermon sur la Montagne n'a-t-il pas rappelé avec force : « *Quand donc tu vas présenter ton offrande (ton amour pour Dieu) à l'autel, si là tu te souviens que ton frère a quelque chose contre toi, laisse là ton offrande, devant l'autel et va d'abord te réconcilier avec ton frère; viens alors présenter ton offrande* » (Matthieu 5:23-24).

Or, la réconciliation avec Dieu et les uns avec les autres a son point de départ : *la réconciliation avec soi-même, avec son for intérieur*. Cette dimension de la Réconciliation a une importance primordiale. Elle touche à notre propre authenticité de Chrétiens. Nous sommes des Chrétiens, c'est un fait. En fait, ce que Christ voulait que soyons c'est d'être un porteur de Son esprit, de Sa présence et de Son action en nous, au cœur de notre vie, dans nos pensées et dans l'expression concrète de notre propre engagement de service. N'avons nous que nous mêmes comme référence en notre humanité? Ou sommes nous des « *ambassadeurs du Christ* », appelés à manifester par nos vies l'image du Maître et sa volonté au monde? Pouvons-nous, en toute humilité, en toute sincérité, porter le beau nom de « *Théophore* » (« *Celui qui porte Dieu* ») qui fut utilisé dans les premières lignes des Sept Lettres de St. Ignace d'Antioche, comme second nom pour Ignace.⁴

Quelque soit l'Eglise à laquelle nous appartenions, quelque soit notre famille d'Eglises ou confession, nous avons tous conscience de notre fragilité humaine et de cette aliénation que nous éprouvons vis-à-vis de notre être intérieur, vis-à-vis de la vocation à être membre du peuple du Christ. La « *différence* » qui nous est conférée par le Christ est trop souvent éclipsée, atténuée par ce que l'on pourrait qualifier de « *ressemblance* », cette manière toute formelle, toute conventionnelle d'adhérer qui ne nous engage pas pleinement, de tout notre être, dans notre vie chrétienne, dans notre témoignage au Christ. Souvent il m'arrive de demander : « *Somme nous présents au monde ou est-ce le monde qui est présent en nous et qui, malheureusement, envahit si totalement notre existence?* »

On a souvent voulu *s'adapter* au monde, *se plier* à ses modes, *conformer* notre pensée et notre vie aux normes de ce qui serait un style laïque de vie. On peut toujours se dire : c'est le monde de Dieu. C'est ainsi que l'on regarde volontiers les succès de la science et de la technologie comme n'étant que les produits de l'intelligence et de la créativité humaines, qui sont, en soi des dons de Dieu. J'ai souvent constaté que les programmes des rencontres oecuméniques ne sont que la copie, la reprise de ce qui a déjà figuré sur les programmes des rencontres nationales et internationales par d'autres instances laïques.

Je sais que nous avons à nous préoccuper de ces thèmes, de ces enjeux, de ces événements qui touchent à notre vie dans le monde. Toute la question c'est de savoir *comment* nous les abordons? A partir de quelles *références*, de quels *critères* allons-nous les examiner? Pouvons-nous en parler à *bon droit*?

⁴ « Les plus chaleureuses salutations de pure joie au nom de Jésus-Christ d'Ignace, le « *Porte Dieu* » à l'Eglise d'Ephèse..., de Magnésie..., de Tralles..., des Quartiers Romains..., de Philadelphie..., de Smyrne..., et à Polycarpe. »

Or, aujourd'hui, à côté de ces différences dogmatiques, doctrinales ou théologiques que nous avons hérité de notre histoire, de nouvelles questions ont surgi. Celles-ci touchent, pour la plupart d'entre elles, à des matières de nature sociologique ou éthique. Elles ont donné lieu à de nouvelles controverses, de nouvelles divergences, de nouvelles polarisations, de nouvelles manières de comprendre les choses (comme de nouvelles incompréhensions), de nouveaux choix qui affectent profondément, et douloureusement, notre témoignage commun. La crédibilité, l'efficacité de notre contribution chrétienne à la solution des problèmes du monde, s'en trouvent discréditées.

Quant à moi, je pense que nous ne perdrons pas notre crédibilité en ne parlant pas le langage du monde d'aujourd'hui, en ne nous conformant pas aux modes de la culture moderne. Le monde profane ambiant est devenu tel que nous n'avons d'autre choix que de l'accommoder à notre vie chrétienne et à notre témoignage. Il nous semble que si nous parlons le langage chrétien, hérité de l'Écriture Sainte et de la tradition que le Christ, ses Apôtres et les Pères de l'Église ancienne nous ont confié, personne ne nous écouterait dans ce monde moderne où qu'on nous rejettera en nous traitant d'êtres archaïques, antiques, conservateurs, traditionalistes, dénués de toute notion de progrès.

Au fond de moi, j'ai l'impression que nous nous détachons peu à peu des normes chrétiennes anciennes et authentiques qui régulaient notre rapport au monde. Notre Seigneur lui-même ne fut accepté ni par les Juifs de son temps, ni par l'Empire Romain, ni par les adeptes d'autres religions païennes ni par les milieux intellectuels. La crucifixion fut la réponse que le monde fit à sa mission. Ses Apôtres et leurs disciples connurent la même réaction de la part du monde qui leur était contemporain. Et cependant ils étaient courageux, téméraires (Voir Actes 13:46,4:13, Philippiens 1 :14, 2 Corinthiens 3:12,5:8-10) catégoriques et fermes dans leur témoignage chrétien. C'est un fait que « *l'homme qui n'accepte pas d'être différent ne peut être un Chrétien* » (William Barclay).

Je suis convaincu que nous avons aujourd'hui perdu l'intensité de notre couleur propre. Le Christ nous a appris à être simples, francs, sans équivoques, comme Son Apôtre Saint Jacques nous le rappelle : « Que votre oui soit oui et votre non, non » (5:12). Sommes nous aujourd'hui des Chrétiens qui savons dire « oui » ou « non » ou « oui » et « mais » ? Le fond de la question c'est de savoir si nous, les Chrétiens nous sommes bien des croyants. La question est de savoir si nous sommes des « croyants crédibles » pour reprendre la formule de l'Abbé Pierre, de France.

Je ne pense pas qu'aux Chrétiens en tant qu'individus. Je pense à la communauté, la réalité de nos Églises, dans leur ensemble. Il ne s'agit point ici de piété personnelle, de témoignage individuel. Les choses ont une dimension *communautaire* qui s'exprime à travers la diversité même des situations concrètes dans lesquelles se trouvent nos Églises européennes. Je sais que toute généralisation ne rend jamais pleinement compte de la réalité globale. Il y a Églises et Églises, les Églises de l'Europe occidentale et septentrionale, les Églises de l'Europe centrale et orientale, où un nouvel éveil de la foi chrétienne a suscité un souffle de vie auquel je reviendrai ultérieurement. Je reconnais, avec gratitude, l'ampleur des mouvements de renouveau en Europe occidentale, en particulier parmi les jeunes.

Quoi qu'il en soit, nous avons instamment besoin d'un *impératif de conversion*. Si nous ne sommes point nous mêmes changés, en notre for intérieur, nous ne pouvons espérer amener aucun changement, introduire aucune différence dans le monde. *L'intra ecclesia* ne peut être

séparé de l'*extra ecclesia*. Notre impact, il faudra le mesurer selon les critères de notre esprit, de notre imagination, de nos engagements et de notre témoignage. Il ne nous appartiendra pas de prendre la place des autorités politiques ni des pouvoirs publics, ni même celle des savants, des industriels, des technocrates et des communicateurs. Ils n'attendent pas de nous que nous cherchions à pénétrer le domaine qui relève de leur responsabilité. Ils attendent de nous que nous manifestations, dans notre vie et dans notre témoignage, notre présence spirituelle chrétienne et nos principes moraux.

Si nous voulons participer, à notre manière, à l'amélioration de la qualité de vie de notre monde moderne, si fortement tenté par les valeurs matérialistes et la société de consommation, exubérante et exacerbée en Europe et dans l'Occident en général, il nous faudra veiller à ce que notre « sel » le soit vraiment, car le Seigneur nous a dit : « *si le sel perd sa saveur, comment le lui rendrions nous ?* » Car « *il n'est plus bon qu'à être jeté dehors pour être foulé aux pieds par les hommes* » (Matthieu 5:13)

Nous avons donc à veiller à ce que le sel en nous retrouve son goût. Cela signifie, en termes de cette Assemblée Oecuménique, *être réconciliés* avec notre identité Christique intime. *Metanoia*. Oui. La conversion, c'est l'état naturel et permanent de notre condition chrétienne. Rappelons-nous la conclusion si forte à laquelle est parvenue le Groupe des Dombes en France : « La Conversion des Eglises ».

Les théologiens compétents ont beaucoup écrit à propos des attitudes nouvelles qui permettront aux Chrétiens de répondre aux défis de ce monde en évolution constante. Il suffit d'entrer dans une Librairie Chrétienne de l'une des grandes villes d'Europe pour s'émerveiller devant la quantité des ouvrages écrits sur tout ce qui touche à la foi chrétienne dans son rapport au monde moderne.

Les mots, à eux seuls, n'y suffiront point. Ils devront être portés par des actes, des formes concrètes d'engagement. Paul Tillich a parlé du « Courage d'être ». « D'être » désigne ce que nous sommes appelés à être par ce triple processus de réconciliation :

- a) avec nous-mêmes,
- b) avec nos frères et soeurs,
- c) avec Dieu, par Celui qui nous réconcilie, Jésus-Christ.

« Le Courage d'être » retrouvera son sens le plus profond dans cette autre formule : « Le Courage de Changer ». Quelqu'un a dit : « Chacun voudrait changer le monde, mais nul ne songe à se changer soi-même ». Le changement, cela implique du courage et de l'humilité. Le changement, ça coûte cher. Sommes-nous prêts à en payer le prix ?

3. Le second aspect de notre responsabilité de Chrétiens dans le monde d'aujourd'hui c'est l'obligation que nous avons de parler notre langue chrétienne à *l'unisson*. Or, la présence des Chrétiens dans le monde, l'impact de leur présence se font sentir dans un contexte marqué par la *division*. L'Unité et le Renouveau sont profondément liés. A maintes reprises, ces mots ont servi de mot d'ordre dans notre langage oecuménique. Or nous fêterons sous peu le cinquantenaire de la création du Conseil Oecuménique des Eglises et le 40^e anniversaire de la Conférence des Eglises Européennes. 35 années se sont écoulées depuis l'ouverture du Concile Vatican II.

Au cours de ces longues décennies, les échanges et les discussions théologiques se sont approfondies entre Eglises orthodoxes, de l'est et de l'orient. Des dialogues oecuméniques bilatéraux et multilatéraux ont été organisés entre les Communions et familles confessionnelles. De par le monde, des Conseils d'Eglises ont vu le jour, tant à l'échelle des nations que des régions. Leur composition est caractéristique des divers degrés de participation oecuménique. Le 20^e siècle aura été le siècle de l'oecuménisme. Toutes les Eglises du monde ont été concernées.

Tout en mesurant, avec humble gratitude, l'ampleur des progrès accomplis, nous devons reconnaître l'apparition de *nouveaux conflits*, en particulier au cours de ces deux dernières décennies. Le monde, avec sa panoplie de nouveaux problèmes, nous interpelle. Nous prenons conscience de ces innombrables nouvelles difficultés qui surgissent sous nos pas et que nous devons affronter de manière réaliste et déterminée. Il nous faut les analyser et formuler des réponses appropriées. Nous sommes encore loin d'un esprit oecuménique partagé, susceptible d'engendrer respect et crédibilité. Nos divisions se creusent face aux problèmes qui surgissent au sein même de nos Eglises et dans les rencontres oecuméniques, chaque fois que nous cherchons à répondre aux enjeux du monde qui nous affectent nous-mêmes.

Je regrette, quant à moi, tout d'abord, le fait que nos avancées oecuméniques, nos accords sur de multiples aspects théologiques de notre doctrine chrétienne, n'aient pas atteint les communautés de base de nos Eglises membres du Conseil Oecuménique des Eglises. Les chefs d'Eglises, les membres des synodes et conseils, les théologiens n'ont pas encore eu le temps ou le loisir de faire prendre conscience de tout cela, existentiellement, au peuple de Dieu. On l'on a souvent dit et répété dans les milieux oecuméniques informés. Je suis convaincu que nous devons élaborer ce que j'appelais parfois, lorsque j'étais Vice-président du C.O.E., des « *instructions pastorales oecuméniques* ».

Si je mentionne cette tâche qui incombe au mouvement oecuménique et en particulier aux Eglises qui ont un rôle déterminant à jouer, c'est parce que je pense que de telles « *instructions pastorales édifiantes* » pourraient avoir une influence des plus bénéfiques sur notre tâche de réconciliation et de rapprochement mutuel. Nous avancerons ainsi sur le chemin de notre pèlerinage commun, porté par notre renouveau intérieur vers l'Unité que le Christ nous a laissée dans son testament (Jean 17.). Notre « ministère de réconciliation », dans le monde, y gagnera en crédibilité. Qui prêtera attention à nos dires si nous parlons en langues discordantes et contradictoires? Qui saura encore apprécier notre présence et notre action quand nous aurons perdu notre saveur, notre « sel »? Et nous savons que notre unité en Lui, le Réconciliateur, est l'une des composantes essentielles de notre qualité de sel de la terre.

4. Je suis particulièrement attaché à la qualité, à l'efficacité, de notre message chrétien. C'est pourquoi je voudrais mentionner rapidement une nouvelle situation qui a vu le jour en Europe orientale et qui nous trouble tous, nous qui sommes responsables des Eglises de cette Région. Les conséquences de cette situation pourraient être désastreuses si nous n'y prenions garde.

Depuis notre Rassemblement Oecuménique de Bâle et la chute de l'Union Soviétique, les gens, les Eglises d'Europe orientale sont entrés dans une nouvelle ère de liberté et de liberté religieuse. Les fidèles avaient faim et soif de nourriture spirituelle. Ils attendaient la sollicitude maternelle de leurs Eglises. Quelques Eglises d'Europe Occidentale, oubliant les vertus du dialogue, de la consultation, de la collaboration avec les Eglises locales, en majorité orthodoxes,

ont essayé, et essaient encore, d'assurer leur propre présence ecclésiale, confessionnelle, institutionnelle, leur propre croissance dans ces pays désormais libres.

Or, toute notre expérience oecuménique, acquise au cours de ce Vingtième siècle, aurait dû nous inspirer un esprit nouveau de franche solidarité, de communion fraternelle, de collaboration amicale, propices à nous aider à répondre à la nouveauté de situations dans lesquelles les priorités ne sont plus les mêmes. A cet égard je voudrais dire, avec joie, la gratitude que j'ai éprouvé au cours de la visite que j'ai rendue en Décembre dernier à sa Sainteté le Pape Jean-Paul II, devant l'esprit d'ouverture et de disponibilité que celui-ci manifestait en voulant définir les grandes lignes de la collaboration entre l'Eglise Catholique Romaine et l'Eglise Arménienne Apostolique.

Depuis de longues années un esprit semblable nous anime au sein du C.O.E. et de la Conférence des Eglises Européennes. Il nous appartient, en priorité, de cultiver cet esprit pour éviter de succomber aux tentations de la compétition et de la rivalité qui pourraient conduire tout droit au prosélytisme.

Ce qui porte le plus sérieusement atteinte à notre « *ministère de réconciliation* » c'est *l'avalanche*, une campagne organisée qui ressemble à une invasion de multiples sectes et mouvements pseudo-religieux qui accourent dans les pays de l'Europe de l'Est, dont notre Arménie. Comment est-il concevable que des gens puissent venir dans un pays comme l'Arménie, une terre chrétienne qui a connu tant de persécutions jusqu'au martyre, motivées par son témoignage incessant et fidèle au Christ, en considérant qu'il s'agit d'une « terre vierge » pour une soi-disant mission chrétienne? Est-ce vraiment concevable que soit « champ de mission », au sens habituel du terme, un pays dans lequel chaque pierre, chaque livre, chaque objet d'art, toute la culture même, exprime la foi chrétienne? N'est-ce point une insulte pour tous ces martyrs qui ont donné leur vie pour Jésus-Christ, pendant ces dix-sept siècles d'histoire? C'est pour nous un véritable outrage que de voir arriver des gens qui ignorent, qui rejettent, qui discréditent notre propre Eglise en usant (ou plutôt en abusant) de biens matériels et d'aide humanitaire pour « gagner » des gens à leurs propres sectes. Quelle image du Christianisme est ainsi donnée au monde? Une image de confusion, une nouvelle Tour de Babel dans le pays du Mont Ararat où l'arche de Noé a trouvé refuge selon le livre de la Genèse (Genèse 8:4).

Qu'en sera-t-il de nos efforts en vue de la réconciliation si de tels mouvements centrifuges devaient poursuivre leur activité? Ce nouvel impératif s'ajoute à toutes ces bonnes raisons qui nous viennent de l'Evangile, de notre vocation, du défi de la division du monde et qui nous contraignent à rechercher de toutes nos forces l'Unité chrétienne, à vivre un nouvel élan dans notre « *ministère de la réconciliation* ».

5. La dimension oecuménique de notre vie chrétienne et de notre témoignage est l'une des composantes essentielles de notre existence chrétienne. Dans le passé nous avons vu, aujourd'hui encore nous voyons surgir autour de nous des tendances déviationnistes et non-conformistes. Si on n'y prend garde les divergences peuvent s'approfondir et les divisions s'enkyster comme autant de blessures non cicatrisées. Nous sommes des êtres humains et notre fragilité humaine nous pousse vers le péché de la division.

Mais voici, la grâce de Dieu est sur nous, puissance capable de vaincre le péché et de changer le pécheur. L'appel de Dieu à surmonter les « principautés du mal » nous touche et nous accompagne. Le Chrétien est un agent de réconciliation, ouvrier avec Dieu par son intégration

au Christ et à son « corps mystique, l'Eglise. Notre engagement oecuménique est comme un voyage en bateau sur les mers agitées de ce monde moderne divisé, désorienté.

Notre expérience du XX^e siècle nous a appris que l'oecuménisme, avec son palmarès de grandes avancées, a souffert d'une forme de peur : celle de *perdre son identité* d'Eglises particulières. Ainsi l'universalisme et le particularisme se sont affrontés secrètement au fond de chacun de nous qui avons vécu notre engagement dans le mouvement oecuménique, comme dans nos Eglises qui ont participé à ce mouvement. Aujourd'hui nous devons nous employer à surmonter cette peur, ce fossé qui s'est creusé. Il nous faut définir un nouveau concept, une approche théologique qui permette de conférer au particulier la place qui lui revient au coeur de l'universel. De par notre condition humaine nous serons toujours de l'ordre du particulier. C'est une donnée constitutive de la création de Dieu. Les êtres humains ne sont pas identiques les uns aux autres. Les disciples de notre Seigneur n'étaient pas nés du même moule, ils n'avaient pas la même manière de voir les choses, pas le même esprit, pas la même formation humaine. Diversité, dissensions, divergences, controverses faisaient partie de la vie des premiers chrétiens. Quand nous évoquons « l'Eglise indivise » des quatre premiers siècles, nous ne nous représentons pas, historiquement, une Eglise uniforme. Les querelles internes, même les schismes étaient présents au coeur de cette Eglise « une et indivise ». Ce qui importait pour tous c'était la conscience d'appartenir au même Christ, à la même Eglise.

Nous voici parvenus à l'importance de la *Tradition*. Je sais que ce mot a perdu tout son charme pour des oreilles d'aujourd'hui. Mais la *Tradition*, telle que nous devons la comprendre, ne se rapporte pas seulement au passé. La Tradition, c'est ce que le Christ nous a donné- Sa personne, Sa vie, Son Evangile et Sa Mission.

Nous ne devons jamais oublier que la foi chrétienne, ce n'est pas quelque chose que nous avons nous-mêmes découvert, ce n'est pas quelque chose qu'un être humain a élaboré, qu'une école de philosophie a imaginée. La foi nous est *transmise*, comme il est dit très clairement dans l'Épître de Jude : « *Mes amis, je faisais tout mon possible pour vous écrire au sujet du salut que nous avons en commun, quand je me suis vu dans l'obligation de vous adresser cette lettre afin de vous encourager à combattre pour la foi que Dieu a donnée une fois pour toutes à ceux qui lui appartiennent* » (verset 3).

« *Une fois pour toutes* ». Non pour être mise en danger par des considérations passées ou présentes. Sa valeur absolue ne peut être compromise. Nous avons à lutter pour garder cette foi dont nous sommes les héritiers et non les inventeurs. Nous sommes les « *ambassadeurs* » et non le Maître, les récipiendaires et non Celui qui donne; nous sommes les messagers et, par conséquent, tenus à transmettre fidèlement ce qui nous a été transmis.

Garder fermement, sans changements, « *sans tâches* » la Tradition, reçue du Christ, c'est l'une des instructions permanentes de Paul à ses disciples, car il s'aperçut que des fausses interprétations, des déviations prenaient corps, éloignant les fidèles de la foi « *donnée une fois pour toutes* ». Dans sa lettre aux Corinthiens, Paul écrit : « *Je vous félicite de ce que vous vous souvenez de moi en toute occasion et de ce que vous suivez les instructions que je vous ai transmises* » (I. Corinthiens 11:2; Cf. I Timothée 6:14; II Timothée 1:13, II Thessaloniens 2:15, 3:6).

Les Pères de l'Eglise des premiers siècles, affrontés à toutes sortes d'hérésies et de schismes, ont toujours su rappeler aux fidèles de leurs communautés qu'ils devaient garder pur ce qu'ils

avaient reçu, en particulier la foi « *donnée une fois pour toutes* ». St Irénée fut le champion de la cause de la *Tradition* qu'il a toujours considérée comme étant le fondement sain et solide de l'existence de l'Eglise, la norme de tout jugement, la source d'inspiration pour l'engagement des chrétiens.

Parmi les théologiens de ce siècle que j'ai eu le plaisir de connaître personnellement et dont j'ai lu la plupart des écrits, le Père George Florovsky et le Père Yves Congar (aujourd'hui vivants dans notre mémoire) ont insisté sur la valeur *normative et constitutive* de la Tradition. Je crois qu'ils étaient conscients du fait que le rejet de la Tradition qui nous est confiée pourrait mener à cette espèce de relativisme que nous connaissons aujourd'hui et les conséquences affligeantes qu'il suscite. Un tel relativisme, qui rejette la Vérité Absolue, sème le désarroi dans les Eglises et parmi leurs fidèles tout en affaiblissant leur voix et leur influence sur le monde d'aujourd'hui.

La « Tradition », affirme le Père Congar « c'est la vie même de l'Eglise, *transmise* depuis sa source... Le Christianisme est un message et une réalité *transmise*. Il doit être vécu dans les conditions successives de l'Histoire qui, parfois, se répètent mais qui sont souvent inédites: il n'est pas à inventer ni à fonder. C'est une religion « instituée »... Il existe, dans son histoire, un moment constituant ou instituant, après lequel tous les autres moments sont constitués ou institués. Cela ne signifie pas qu'on ne ferait ensuite que répéter; les faits le montrent assez et leur suite n'est pas épuisée. Cela signifie que toute nouveauté comme toute répétition doit se référer comme à sa norme à cette « *foi transmise une fois pour toutes* »⁵.

Voilà la dynamique de la Tradition. J'espère de tout coeur que nous la retrouverons dans nos ordres du jour oecuméniques. C'est en elle que nous pourrions trouver, avec sagesse et réflexion approfondie, la clé de maintes questions qui nous assaillent aujourd'hui dans la vie de nos Eglises et dans leur engagement dans le monde.

Si on dégage la Tradition de sa conception la plus étroite qui voudrait ne voir en elle qu'histoire ancienne je pense que nous pourrions trouver des intuitions nouvelles pour notre foi, pour notre engagement dans le monde. Ouvrir le chantier de la Tradition c'est ouvrir de nouvelles avenues de *ressourcement* dans tous les aspects de notre vie de chrétiens, de notre témoignage aujourd'hui, en particulier pour notre « *ministère de la Réconciliation* ».

*

* *

Au cours de ces prochaines journées, dans les groupes de travail, nous nous attellerons à l'étude de ce thème de la Réconciliation. Nous verrons comment ses facettes se retrouvent dans la variété des situations dans lesquelles vivent nos Eglises et le monde. La discussion qui se poursuivra dans les sous-thèmes interpellera les participants en replaçant leurs soucis au coeur de la réalité concrète.

Dans tous ces efforts, je pense que nos délibérations devront être portés par notre volonté de connaître la réconciliation au plus profond de nous-mêmes, cette qualité de vie que le monde reconnaîtra comme étant spécifiquement chrétien, conforme à la volonté de Celui qui Réconcilie.

⁵ Y. Congar, « Le Chrétien, son présent, son avenir et son passé » art. in *Lumière et Vie*, N° 108, Lyon 1972, P.73

Aujourd'hui nous lançons un appel au renouveau, à la redécouverte, au réveil de notre authentique fidélité au Christ, notre Seigneur commun. L'œcuménisme, ce mouvement qui nous permet de prier *ensemble*, de réfléchir *ensemble*, de travailler *ensemble* s'impose à nous comme un impératif catégorique. Notre témoignage chrétien n'en sera que plus pertinent, plus fort et notre ministère de réconciliation suscitera de plus grands espoirs, des fruits plus féconds pour ce monde qui aspire à la cohésion, à la concorde, pour ce monde qui a soif de nourriture spirituelle et morale.

Saint Augustin a parlé de la « *Cité de Dieu* ». Sommes nous d'authentiques citoyens de cette Cité? Soyons de tels citoyens, capables de transformer la création de Dieu, le monde d'aujourd'hui, en cette Cité de Dieu dont les habitants seront des êtres de foi.

En concluant je voudrais associer deux verbes que je considère comme des synonymes : « *Croire* » et « *Vivre* ». C'est le titre d'un ouvrage en français : « *Croire est Vivre* » et je voudrais que ces mots deviennent la devise de nos Eglises. Notre crédibilité sera mesurée non à l'aune de notre éloquence mais de la qualité et de la force de notre vécu - une vie de Réconciliation, une vie pour la Réconciliation.

Directeur de la publication : Michel EVDOKIMOV

Rédaction : Jean TCHEKAN

Réalisation : Marie-Claire EVDOKIMOV
Serge TCHEKAN

ISSN 0338 - 2478

Commission paritaire : 56 935

Tiré par nos soins

Abonnement annuel

	<u>SOP mensuel</u>	<u>SOP + Suppléments</u>
--	--------------------	--------------------------

France	200 F	400 F
Autres pays	225 F	500 F

c.c.p. : 21 016 76 L Paris
Tarifs PAR AVION sur demande
